

Table des matières

Présentation et résumé.....	1
Prémises fondamentales mobilisées.....	2
Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination.....	4
Nécessités de la nature et de sa nature.....	4
Perception de nécessités « divines » ?.....	5
Perceptions subjectives des choses dont des « nécessités de la nature ».....	6
Caractérisation du Savoir et de la scientificité.....	6
Caractérisation de la croyance.....	10
Caractérisation de l'intuition.....	11
De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien.....	13
Caractérisation de l'imagination.....	14
Accord sur une « vérité ».....	16
L'Éthique de Spinoza au prisme des notions communes et des 7 axiomes de E1.....	17
Thèses communes de nos différentes approches.....	23

Cet article (D-f) *connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer* est sous

Creative Commons BY-SA 4.0.

Cet article appartient à la rubrique [discussions d'autres approches et sujets](#) de notre cahier de recherche [actualisation puis mobilisation de spinoza dans les sciences sociales](#).

Pour être sûr de lire la version la plus récente, cliquez [ICI](#)

Présentation et résumé

Les analyses des problématiques titres (*connaissance vérité certitude chez Spinoza*) présentées dans cet article mobilisent principalement deux auteurs, F. Alquié¹ et M. A. Gleizer^{2 3}, du fait de la pertinence et de la richesse de leurs apports pour nous éclairer sur la raison, la vérité, chez Spinoza.

Toutefois, ces analyses sont faites dans le cadre de [nos thèses](#) établies à partir de notre propre lecture de Spinoza et qui constituent notre référentiel épistémologique pour aborder de nombreux sujets de sciences humaines en se fondant donc sur une « *philosophie pratique* »⁴ mobilisant Spinoza. Ces thèses sont établies et présentées dans nos deux articles [Prémises fondamentales pour toute SHS](#) et [Thèses communes pour toute SHS](#).

Ces deux articles, exposant [nos thèses](#), mobilisent nos deux articles fondateurs à propos de la raison chez Spinoza : [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#) et [Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza](#).

A partir de ces deux articles, de [nos thèses](#), des 7 axiomes de E1 et des « notions communes », et

1 Alquié, F., *Le Rationalisme de Spinoza*, PUF, col. *Épiméthée*, Paris, 1981 ; chap 12. *connaissance et expérience*, chap 13. *connaissance et vérité*, chap 14 *la science intuitive*

2 M. A. Gleizer, « [Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza](#) », Philonsorbonne [En ligne], 5 | 2011, mis en ligne le 03/02/2013 :

3 M. A. Gleizer, Landim Filho (Raul), « Préface », [Vérité et Certitude chez Spinoza](#), Classiques Garnier, p. 11-16

4 Deleuze : *Spinoza philosophie pratique* (Edition de minuit, 1981)

des analyses de F. Alquié et M.A. Gleizer, notre article développe les quelques concepts clés suivants : nécessités de la nature, savoir et scientificité, croyance, intuition, imagination.

Remarque : De F. Alquié et M.A. Gleizer nous mobilisons surtout deux grands sujets traités par ceux-ci : (1-) les deux aspects complémentaires du concept de vérité que sont l'adaequatio et la convenientia (« L'idée vraie, pour être pleinement vraie, doit satisfaire à une double condition : être adéquate (cohérente) et s'accorder avec son objet ») surtout traité par M.A. Gleizer⁵, (2-) les quatre genres de connaissances (par « expérience vague », premier au troisième genre⁶), surtout traité par F. Alquié.

Il analyse ensuite les conditions de partage d'une connaissance.

Enfin, cet article ébauche une analyse l'Éthique de Spinoza au prisme des notions communes et des 7 axiomes de E1.

Prémises fondamentales mobilisées

Dans cet article, nous mobilisons plus particulièrement cinq thèses de nos [thèses](#) :

(0-a) Les humains sont perçus sous 2 attributs : (a-) le corps, (b-) la pensée selon 2 modes (affects et entendement) et c'est tout⁷.

(0-b) Les institutions humaines se perçoivent par (1-) tous les humains concernés par celles-ci, (2-) la pensée (affects et entendement) dite dominante qui inspire leurs organisations⁸.

Remarque : Notre approche est phénoménologique⁹ : l'humain perçoit des affections provoquant toutes sortes d'idées de celles-ci et toutes sortes d'affects passifs ou actifs. Ces affections peuvent être perçues comme étant ou non des nécessités de la nature et de sa nature. Dans le paragraphe Nécessités de la nature et de sa nature, nous explicitons les critères pour qu'une affection soit perçue comme provoquée par une « nécessité de la nature et de sa nature ».

(2-) à propos de toute chose, (a-) beaucoup d'individus sont poussés par leur affects à s'associer et donc nécessairement à se comprendre (sans forcément s'accorder)), (b-) beaucoup d'individus et d'organisations désirent connaître, comprendre et se comprendre, prévoir, prédire, désirent alors être sous la conduite d'une raison, à savoir d'une connaissance du 2. genre, très mobilisée dans les sciences « dures », mais souvent aussi désirent s'appuyer sur ou se satisfont d'une connaissance du 1. genre, à savoir imagination et opinions¹⁰ ;

Remarques : les quatre types d'entendement ou connaissance¹¹ et les quatre modes de perception

5 M. A. Gleizer, « [Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza](#) », Philonsorbonne [En ligne], 5 | 2011, 03/02/2013

6 Spinoza E2-P40 scolie 2

7 Spinoza, scolie E2-P21 : « *l'esprit et le corps, c'est un seul et même individu, que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue* »

8 Organisation écrite ou non : organigramme, routines, procédures, lois, etc.... cf *duality of structure* de A. Giddens *The Constitution of Society* (1984) - (La Constitution de la société, publié en France par les Presses Universitaires de France)

9 « *Pour le courant phénoménologique, il n'y a pas de « réalité » hors de sa construction par le sujet percevant.* » (Wikipedia)

10 Ces « connaissances » peuvent être fondées sur des préjugés, des prénotions (Durkheim), des doxa (Bourdieu), de « fictions » ou de « mythes » (Y.N. Harari), d'énoncés taxés de folie : comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade* », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons ».

11 E2-P40 scolie 2: (1-) *connaissance par expérience vague* (choses particulières qui nous sont représentées par les sens d'une façon tronquée, confuse, et sans ordre pour l'entendement) ; (2-) *connaissance du premier genre, opinion, ou Imagination* ; (3-) *Raison et connaissance du second genre* (notions communes et idées adéquates des propriétés des choses) ; (4-) *Science intuitive* (connaissance adéquate de l'essence des choses)

de l'entendement¹² présentés par Spinoza dans le T.R.E. expliquent, comme bien d'autres plus tard¹³, que la raison, l'entendement, la connaissance des humains est toujours imparfaite et à discuter. Nous évitons donc le « préjugé de la pureté cristalline »¹⁴ de la logique que dénonce Wittgenstein.

(3-) beaucoup d'individus et d'organisations s'attachent à distinguer à propos de toute chose (a) ce qui est loi ou nécessité de la nature de cette chose et d'eux-même, et (b) ce qui est du fait d'institutions humaines à propos de cette chose. Ils acceptent de « faire avec » les affections procédant de (a), les affections procédant de (b) pouvant leur provoquer de multiples affects : adhésion, soumission, révolte, indignation selon leur ingenium¹⁵ et les affections du moment ;

(4-) à propos de toute chose, chacun, dont le chercheur, désire construire SA raison¹⁶ ou faire sienne une raison d'un autre, à savoir un édifice d'idées cohérentes, consistantes et pas trop incomplètes à propos de cette chose. Cela n'est possible que si, consciemment ou non, cet édifice d'idées est fondé sur des prémisses qui, in fine, (a-) dérivent de ce qu'il perçoit comme nécessités de la nature de cette chose et ses propres nécessités ou (b-) sont poussées par ses affects, dont ceux relatifs à l'imitation des affects et à la puissance de la multitude, ou (c-) prennent en compte les prémisses (a-) à (c-) des autres humains concernés par la chose¹⁷ ;

Remarques: (0-) *l'analogie d'un édifice fondé sur des prémisses ne conduit pas à dire que les prémisses sont toutes posées avant d'en déduire des idées. Cela peut certes se concevoir (ex : poser les prémisses d'une mathématique, démarche déductive), mais des idées peuvent être formulées d'abord, idées perçues assez cohérentes entre elles pour « remonter » en tâtonnant jusqu'à quelques prémisses cohérentes avec toutes les idées formulées (ex : démarche inductive ou abductive en sciences expérimentales ou en SHS ; démarche artistique).*

(a-) *Ces prémisses peuvent être des préjugés, des lieux communs ou doxa, des énoncés d'escrocs. L'édifice d'idées construit avec ces prémisses, même si ça se tient à peu près, peut être une théorie fumeuse, mais difficile à remettre en cause tellement ça se tient.*

(b-) *C'est dans le cadre d'un édifice d'idées que nous disons qu'une idée est vraie intrinsèquement : une idée énoncée dans cet édifice est vraie intrinsèquement si elle est adéquate à toutes les idées déjà déclarées vraies dans cet édifice et donc adéquate aux prémisses de cet édifice. Sinon, cette idée est soit fausse, soit indécidable dans cet édifice (mais peut-être décidable dans un autre édifice).*

(c-) *Dans notre article [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#), nous disons que l'essence d'une chose est une idée conçue. Cette idée d'essence ne peut être conçue que si « l'édifice d'idées » à propos de cette chose se tient à peu près : pour concevoir l'essence d'une chose, il est nécessaire que cette chose puisse être perçue ayant une certaine cohérence et complétude, permettant au moins de croire qu'elle est comprise. Nous posons alors que l'essence de cette chose est l'ensemble des prémisses sur lesquelles repose l'édifice d'idées à*

12 TRE (IV. Les différents modes de perception, paragraphes 11 à 14) : (1-) par ouïe-dire, (2-) par expérience vague, (3-) par perception où nous concluons une chose d'une autre chose, mais non d'une manière adéquate et enfin (4-) qui nous fait saisir la chose par la seule vertu de son essence, ou bien par la connaissance que nous avons de sa cause immédiate.

13 Ex : Gödel et ses deux théorèmes d'incomplétude démontrant qu'aucune mathématique ne peut respecter parfaitement les trois critères de G. Frege (complétude, cohérence, décidabilité).

14 « *La pureté cristalline de la logique ne s'était pas donnée à moi comme résultat d'une investigation, c'était une exigence* » (Wittgenstein *Investigations philosophiques*, 107-108). Voir notre article (D-g) [philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire](#)

15 « *L'ingenium pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement* » (p. 99) in Chantal Jaquet, *Les trans-classes ou la non reproduction*, PUF 2014 ; Spinoza parle de l'ingenium du peuple juif dans le TTP, ingenium dont un affect prépondérant est d'être rebelle.

16 Voir également L'idée de « subjectivités multiples et diverses » de Ernesto Laclau

17 Ces prémisses (c-) sont nécessaires pour toute recherche en SHS, mais aussi, par exemple, pour des choses du type stratégie de maintien de l'ordre ou stratégie politique et sociale.

*propos de celle-ci*¹⁸.

(d-) Pour nous, toute idée est poussée, in fine, par des affects provoquées par des affections, y compris une idée « d'essence d'une chose ».

(6-) les raisons pour toute chose étant possiblement multiples, car fondées sur des prémisses différentes voir incommensurables, (a-) le « vrai » ou le « faux »¹⁹, le « bon » ou le « mauvais »²⁰, le « juste » ou l' « injuste », la « raison » ou la « folie »²¹ ne se conçoivent que fondés sur les prémisses d'une raison souhaitée²², (b-) tout « accord » n'est pas forcément fondé sur la raison (délibération habermassienne)²³ mais peut être le résultat de toutes sortes d'affections, dont des rapports de force contraignants ou des manipulations et considérations affectives, en particulier lorsque la raison des uns se fonde sur des prémisses très déterminantes pour eux mais ignorées ou bafouées par la raison des autres, autre raison fondée également sur des prémisses très déterminantes mais antagonistes.

En s'appuyant sur ces cinq thèses, base de notre référentiel, nous proposons de définir les concepts relatifs au savoir, à la croyance, à l'intuition, à l'imagination.

Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination

Compte tenu des débats philosophiques millénaires sur l'idée de nature, nous rappelons tout d'abord notre conception de « *nécessité de la nature et de sa nature* » de notre article [Prémisses fondamentales pour toute SHS](#).

Nous présentons ensuite le concept de connaissance et évoquons rapidement ses variantes que sont la croyance, l'intuition et l'imagination. A propos de la connaissance, nous proposons de caractériser le savoir et la scientificité en y enveloppant la « vérité » et le « vrai ».

Nécessités de la nature et de sa nature

Nous considérons que le concept de « *nécessités de la nature* » est primordial pour Spinoza. Il apparaît dès la définition de la liberté, de la « libre nécessité » (E1-D7²⁴ et lettre 58 à Shuller). Nous

18 Ex : pour nous, l'essence de l'homme comprend notre [thèse \(0-a\)](#). Selon wikipedia, « *Chez Heidegger, l'essence de l'homme consiste à se comprendre en tant qu'être-là, i.e. en tant qu'existence* ». C'est une autre idée de l'essence de l'homme.

19 « *Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà* » (Pascal, Les Pensées) ou « *Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà* » (Montaigne)

20 Scolie de E3-P39 : « *Par bien, j'entends ici tout genre de joie, et, de plus, tout ce qui conduit à celle-ci, et principalement ce qui satisfait un désir; quel qu'il soit; par mal, d'autre part, tout genre de tristesse, et principalement ce qui frustré un désir. Nous avons, en effet, montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9) que nous ne désirons nulle chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne, mais, au contraire, que nous appelons bon ce que nous désirons; et conséquemment ce que nous avons en aversion, nous l'appelons mauvais. C'est pourquoi chacun, d'après son propre sentiment, juge ou estime ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui est meilleur, ce qui est pire, et enfin ce qui est le meilleur ou ce qui est le pire* ». Parmi les prémisses de toute raison, il y a celles poussées par les désirs et c'est sous la conduite de sa raison que chacun juge et essaye d'obtenir ce qu'il désire.

21 Comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade »* », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons », sa vision du monde.

22 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons* » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « *tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition* ». Avec notre thèse, ces « standards » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « *traditions* ».

23 Si tout accord sur tout sujet était construit ainsi, ce serait l'anarchisme « positif » idéal selon C. Malabou dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (PUF, 05/01/2022) : Aucun commandement, que du consensus horizontal.

24 Spinoza, E1-D7 : *Une chose est libre quand elle existe par la seule nécessité de sa nature et n'est déterminée à agir que par soi-même; une chose est nécessaire ou plutôt contrainte quand elle est déterminée par une autre chose à exister et à agir suivant*

en élargissons le contenu à partir des considérations sur ce concept de notre article [*critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits*](#).

Nous retenons a priori trois critères de perception²⁵ d'une chose comme nécessités de la nature dont la nature de chacun : (1-) la chose qui affecte est perçue comme ayant existé ou existante ou existera sans cause humaine et sans, a priori, des causes humaines qui pourraient la modifier radicalement, (2-) la chose est un fait, un événement considéré comme avéré, qu'il soit d'origine « naturelle » et/ou « humaine », (3-) le manque ou l'obtention de l'affection de cette chose provoque des affects intenses ... pour toutes sortes de « raisons » (ex : perçue comme besoin fondamental, addiction forte, raison de vivre, etc..).

Nous explicitons ces trois critères.

(1-) Parmi ces choses, nous pouvons citer tous les phénomènes passés, présents ou futurs, et les lois de la nature, objets d'études des sciences dites « exactes » ou « dures » (ex : physique, chimie, sciences du vivant, éthologie, climatologie²⁶, etc..). Nous y incluons bien entendu toutes les données et nécessités de la nature de chacun (ex : poids, taille, sexe, orientation sexuelle, maladie chronique, grossesse de 9 mois environ, handicap physique ou mental, addiction forte, etc...).

(2-) Tous les faits passés d'origine humaine (ex : un réunion de ces cinq personnes a eu lieu à telle date et en tel lieu) et également toutes les choses d'origine humaine, mais qui ne peuvent être remises en cause et modifiées au niveau des individus ou organisations affectés par ces choses, ex : la concurrence (du simple fait des consommateurs qui ont la possibilité d'acquérir un bien et pas un autre) est perçue comme une nécessité de la nature dans laquelle vit l'entreprise, car celle-ci ne peut que « faire avec » cette concurrence, sans possibilité, à son niveau, de la remettre en cause.

(3-) Le manque ou l'obtention de l'affection d'une chose est ici relative à ce qui est perçue comme une « nécessité de SA nature ». Par définition, les nécessités de la nature d'une personne englobe tout ce qui est considéré ou perçu par celle-ci comme absolument nécessaire ou absolument rédhibitoire pour persévérer dans son être en « bonne » santé physique et mentale. Ces nécessités de la nature sont, liste non exhaustive, toutes les choses perçues par elle comme indispensables à sa santé physique et mentale (*nourriture, protections physiques (vêtements et logements), intégrité physique et psychique, intimité, respect de l'orientation sexuelle, services médicaux et éducatifs, consommation addictive, etc..*), toutes choses dont le manque ou l'interdiction peuvent provoquer des affects intenses pouvant avoir un fort impact social. Nous considérons donc que ce que chacun perçoit, « à tord ou à raison », comme une « nécessité de la nature ou de sa nature », comme une chose fondamentale de sa « *forme de vie* »²⁷, doit être pris en compte dans toute recherche en SHS.

Perception de nécessités « divines » ?

S'il y a prise en compte du Dieu-nature de Spinoza (« Deus sive Natura »), « nécessités de la nature » et « nécessités divines » se confondent et seraient donc perçues pareillement.

une certaine loi déterminée.

25 Notre approche est phénoménologique, phénoménologie critique en tenant compte que chacun a sa manière de percevoir une réalité, en rien objective, comme le souligne Spinoza à propos de la musique dans la préface de E4 : « *“En effet, une seule et même chose peut être, dans le même temps, bonne et mauvaise, et même indifférente. Par exemple, la musique est bonne pour le mélancolique, mauvaise pour celui qui est en deuil ; mais pour le sourd, elle n'est ni bonne ni mauvaise”* ».

26 Nous qualifions les phénomènes climatiques de « nécessités de la nature » même si ces phénomènes ont des causes humaines avérées car les modifications de ces causes humaines n'auront des conséquences qu'à long terme et qu'en attendant « il faut faire avec », en particulier avec des intempéries de plus en plus violentes.

27 Expression empruntée à Wittgenstein. D'après J. Bouveresse (*Langage ordinaire et philosophie*. In: *Langages*, 6^e année, n°21, 1971. Philosophie du langage. pp. 35-70), « *chez Wittgenstein, c'est en un sens la « forme de vie » qui joue le rôle du transcendantal : « Ce qui doit être accepté, ce qui est donné — pourrait-on dire — ce sont des formes de vie » (PU, p. 226)*

Toutefois, les principales religions (ex : les trois religions du livre) font état d'un Dieu transcendant duquel tout procède, dont la Nature et ses nécessités. De plus, ce Dieu peut être perçu par des affections qui lui sont attribuées et qui affectent plus ou moins directement les humains. Ces affections peuvent être, liste non exhaustive, (a-) des idées plus ou moins perlocutoires communiquées par des personnes autorisées (ex : clercs, pasteurs, imams, gourous, oralement ou par écrit) ou reçues directement par son âme (inspiration ou révélation divine), (b-) des phénomènes « naturels » ou « miraculeux », perçus comme procédant d'une volonté divine, (c-) perception d'une présence divine.

Ces perceptions des affections de nécessités « divines » peuvent provoquer des affects de grande intensité, similaires à celles perçues comme nécessités de la nature. Ces perceptions du « divin », et ce qu'elles provoquent, peuvent aussi être influencées par des affects relatifs à l'appartenance ou au « sacré ».

Perceptions subjectives des choses dont des « nécessités de la nature »

A propos de la perception de la nature, nous prenons en compte la conclusion de l'article [Nature \(philosophies classiques et modernes\) de Olivier Nay](#)²⁸ :

« Il reste que le régime des certitudes mathématiques fait face, désormais, au relativisme des sciences, un relativisme d'ordre épistémologique, qui impose de déconstruire la réalité en autant de formes intelligibles potentiellement contradictoires. .. L'essor de la connaissance exacte semble ainsi détruire, inexorablement, le règne des certitudes morales. C'est là l'un des nombreux paradoxes de la modernité. Il suscitera .., au XXe siècle, un détour par le subjectivisme,... »

Tout d'abord, le texte de Oliver Nay ne semble prendre en compte que la « réalité », la « nature » que nous évoquons au point (1-) de ce chapitre, celle objet d'études des sciences « exactes ». O. Nay ne prend pas en compte les « nécessités de la nature » évoquées dans les points (2-) et (3-).

Nous posons que, à priori, chacun a sa perception, certes « *intelligible* » mais subjective et même *potentiellement contradictoire*, de choses de la nature : chacun a son idée d'une chose de la nature. Cette variété des perception est encore plus importante lorsqu'il s'agit de choses humaines (ex : organisations, lois) étudiées dans les sciences humaines (ex : sociologie, anthropologie, etc..) : chacun a également son idée d'une chose procédant de l'humain. Notre [thèse \(6-\)](#) nous rappelle les conséquences sociales possibles de telles variétés de perception des affections, poussant à toutes sortes d'idées.

Les divers genres de connaissance définis par Spinoza permettent de caractériser, dans les paragraphes suivants, le savoir, la croyance, l'intuition et l'imagination à propos d'une chose, en considérant aussi bien les prémisses de cette connaissance que la « tenue » de son édifice d'idées : cohérence, complétude, décidabilité²⁹.

Caractérisation du Savoir et de la scientificité

L'entendement ou « connaissance » d'une personne à propos d'une chose est qualifié à priori de « **savoir** » si les deux conditions nécessaires suivantes semblent satisfaites :

(A-) C'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions

28 Olivier Nay, [Nature \(philosophies classiques et modernes\)](#), V. Bourdeau et R. Merrill (dir.), DicoPo, Dictionnaire de théorie politique, <http://www.dicopo.org>, 2008

29 Selon Frege, ou respect des 7 axiomes de E1 selon Spinoza

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

(connaissance de Locke³⁰ et de Spinoza (celle du 2. genre)). Les idées de cet édifice sont alors vraies intrinsèquement car elles respectent les axiomes 3 à 7 de E1 ou les 3 critères d'une « bonne » mathématique selon Frege³¹ (cohérence, complétude, décidabilité). Cette condition (A-) est universelle : elle est à respecter par n'importe quel édifice d'idées pour qu'il se tienne.

(B-) Les prémisses³²(A savoir des idées « *conçues par soi* » (axiomes 1 et 2 de E1)) de cet édifice sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, plutôt des désirs (affect actif). Lorsque les prémisses de cet édifice correspondent à des « nécessités de la nature » admis par presque tous, ces idées sont « vraies extrinsèquement » : l'idée exprimée dans cette prémisse est conforme à son objet, donc respecte l'axiome 6 de E1. Cette condition (B-) est à adapter à chaque chose singulière, objet de l'édifice d'idée³³.

Nos deux conditions (A-) et (B-) sur un même édifice d'idées montrent très clairement la complémentarité structurelle entre *adaequatio* et *convenientia* que souligne M.A. Gleizer³⁴.

En effet, M.A. Gleizer *essaye « de montrer que l'originalité de Spinoza consiste précisément à supprimer cette fausse opposition et à faire de l'adaequatio et de la convenientia deux aspects complémentaires du concept de vérité. L'idée vraie, pour être pleinement vraie, doit satisfaire à une double condition : être adéquate (cohérente) et s'accorder avec son objet »*³⁵. D'après M.A. Gleizer, l'axiome 6 de E1³⁶ « doit être interprété comme l'équivalent de la formule suivante : 1-) « **Si une idée est vraie (intrinsèquement vraie, adéquate), alors elle s'accorde nécessairement avec son objet** » et non comme l'équivalent de la formule suivante : 2-) « Si une idée s'accorde avec son objet, alors elle est nécessairement vraie. Cela veut dire que si une idée vraie s'accorde avec son objet, elle le fait, comme le dit A. Koyré³⁷, « vi propria ; elle s'y accorde parce qu'elle est vraie et non inversement » ».

En considérant non pas seulement *une idée* mais *un édifice d'idées* qui se tient (à peu près !), car fondé sur des prémisses posées (et non démontrées dans cet édifice), nous pouvons mieux prendre en compte ces « deux aspects complémentaires du concept de vérité » que sont l'*adaequatio* et la *convenientia* mais également les six autres axiomes de E1 (axiomes 1 à 5, et 7)³⁸.

Nous reformulons l'axiome 6 de E1 pour tenir compte de notre édifice d'idées (à savoir : *un édifice d'idées vraies doit convenir avec l'objet à propos duquel il est construit*), afin de bien distinguer les prémisses (idées *conçues par soi*, à savoir *notions communes propres* à l'objet de

30 Pour Locke, la connaissance « n'est autre chose que la perception de la liaison et de la convenance, ou de l'opposition et de la disconvenance qui se trouve entre deux idées » dans *Essai sur l'entendement humain*, (1689)

31 Dans « Begriffsschrift (1879, trad. Corine Besson, Vrin, 1999), Frege clarifie le raisonnement logique. Cette formalisation propose les trois caractéristiques que les mathématiques devraient avoir : cohérence, complétude, décidabilité.

32 Dans les articles *Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose* et *Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza*, en mobilisant M. Zappulla (*Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)) M. Gueroult (*Spinoza II : L'âme* (Éthique II), Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 327-328) et Gilles Deleuze (*Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 254-255), nous considérons « La Raison » ou entendement du 2. genre de Spinoza, telle que définie dans le scolie 2 de E2-P40, comme un modèle épistémologique, un idéal-type, pour élaborer toute raison du 2. genre à propos d'une chose singulière, à savoir raison fondée sur des prémisses, ou « notions communes propres » à la chose singulière considérée, à partir desquelles sont déduites des idées adéquates avec celles-ci et adéquates entre elles.

33 L'universalité de la condition (A-) et la spécificité à l'objet singulier de la condition (B-) nous renvoient au scolie de E5-P36 : « j'ai cru qu'il valait la peine de le noter ici..quelle est la valeur de la connaissance des choses singulières que j'ai appelée intuitive ou du troisième genre . et combien elle l'emporte sur la connaissance universelle que j'ai dit être celle du second genre»

34 M. A. Gleizer, « *Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza* », Philonsorbonne [En ligne], 5 | 2011

35 M. A. Gleizer, *Ibid*

36 « une idée vraie doit convenir avec l'objet qu'elle représente »

37 Traité de la réforme de l'entendement, tr. A. Koyré, J. Vrin, Paris, 1984, note 69, p. 107.

38 Voir notre discussion sur les notions communes et les 7 axiomes de E1 au chapitre *Retour à la raison de Spinoza : Notions communes et les 7 axiomes de E1*

l'édifice) et les idées *conçues par d'autres* idées dont les prémisses posées.

Cette distinction entre prémisses (idées conçues par soi) et idées conçues à partir de celles-ci permet de mieux cerner les « *deux aspects complémentaires du concept de vérité* » que sont *l'adaequatio* et la *convenientia* :

les idées « vraies extrinsèquement » sont à poser en tant que prémisses et non à démontrer : elles sont vraies car posées dans les prémisses comme vraies³⁹. Une idée, déduite de ces prémisses et d'autres idées déjà déduites, est adéquate, vraie intrinsèquement, si le raisonnement est correct, et convient à l'objet, vraie extrinsèquement, si elle procède d'une prémisse posant une vérité extrinsèque : En empruntant la formulation de M.A. Gleizer, nous disons que c'est même parce qu'*une idée est vraie (intrinsèquement vraie, adéquate [aux prémisses posant une vérité externe])*, qu'*elle s'accorde nécessairement avec son objet* ».

Par ailleurs, si l'objet de l'édifice d'idées est une chose de la nature, nous prenons clairement acte que cette chose, incluse dans ce que nous nommons les « *nécessités de la nature* »⁴⁰, soit perçue subjectivement et donc différemment par chacun⁴¹. Cette perception subjective conduit, par raisonnement, à des idées conçues différentes chez les uns ou les autres, chaque idée étant en adéquation avec les autres et avec les prémisses posées. Si d'aventure il est montré dans un autre édifice d'idées que cette idée n'est pas conforme à son objet, alors c'est la prémisse posée comme « *vraie extrinsèquement* » qui est à remettre en cause⁴², une fois validée la rigueur du raisonnement.

Remarques : perceptions et affects, fondant nos prémisses à propos d'une chose, ne procèdent QUE de ce qui nous affectent, d'où au moins deux précisions :

(a-) *la chose peut avoir été affectée sans que la personne en soit affectée, ex : un très discret pickpocket a volé le portable qu'elle venait de mettre dans sa poche. Toutefois, une prémisse peut être poussée par sa crainte obsessionnelle des pickpocket, la conduisant à n'être jamais sûre que son portable soit dans sa poche et à vérifier en permanence.*

(b-) *Une prémisse courante, notamment chez les petits enfants, est que ce qui les affecte, affecte forcément les autres, ex : l'enfant voit que la bille a été cachée dans une autre boîte et suppose que tout le monde est au courant, comme lui, de cette « vérité » factuelle, une de ses prémisses étant « toute vérité est « vérité » de tous » (cette prémisse enveloppe les préjugés ethnocentriques et les croyances en des vérités « universelles » ou « naturelles »).*

En mobilisant Spinoza, nous disons que les critères (A-), à appliquer pour tout édifice d'idées pour qu'il se tienne, sont universels et constituent l'essence de la connaissance du 2. genre et que les conditions (B-), à propos des prémisses fondant l'édifice d'idées, se rapportent à la connaissance du 3. genre (connaissance intuitive, « d' un seul regard ») de l'essence d'une chose singulière⁴³).

La connaissance du 2. genre de Spinoza, en tenant compte de nos thèses rappelées dans le chapitre *Prémisses fondamentales mobilisées*, est le « *standard* » caractérisant la fabrication et le partage du « *savoir* ».

Potentiellement, chacun a « *son* » standard dans la mesure ou chacun peut avoir « *sa* » raison à propos d'une chose (*thèse (4-)*) : les 7 axiomes de E1 sont à priori respectés par tous, mais les

39 Ex. de prémisse « vraie extrinsèquement » : poser un fait, un phénomène constaté avec l'un au moins de ses 5 sens.

40 Ex : un phénomène, un fait humain avéré (voir notre paragraphe *Nécessités de la nature et de sa nature*).

41 Dit autrement, la vérité extrinsèque, la *convenientia*, est toujours subjective.

42 Dit autrement, c'est l'incohérence, le défaut d'*adequatio*, de vérité intrinsèque, entre idées, ou une incomplétude trop grande, qui montrera des contradictions entre les vérités extrinsèques posées dans les prémisses, ex : impossibilité d'avoir des idées cohérentes tenant compte de plusieurs phénomènes mal perçus. Voir également Rorty distinguant « *logique* » et « *causal* » chez Wittgenstein et Peirce, selon Chauviré.

43 Voir notre paragraphe *Caractérisation de l'intuition*

prémises de chacun peuvent être différentes. Un savoir commun est affaire de consensus sur les bien nommées « notions communes »⁴⁴ ou être poussé par des d'affects communs, provoqués par des affections dont celles relatives à l' « imitation des affects » ou à la « puissance de la multitude »⁴⁵.

La « qualité » de la connaissance comme « savoir » est donc estimée selon les critères [relatifs aux conditions]⁴⁶ (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées. La « qualité » de la connaissance comme « croyance » ou « intuition » est également estimée selon ces critères (A-) et (B-). La distinction entre « savoir », « croyance » et « intuition » n'est pas du tout nette. Elle procède plutôt d'une classification floue au regard des critères (A-) et (B-). Dans le chapitre *Accord sur une « vérité »*, nous verrons que ces critères de « qualité » du « savoir » sont également mobilisés dans le partage de ce « savoir » avec d'autres, qui peuvent qualifier ce « savoir » de « croyance », « d'intuition » ou de « grand n'importe quoi » selon leur classification plus ou moins floue.

A propos d'une chose, la **scientificité** d'un édifice d'idées qui se tient ou la qualité « scientifique » d'un savoir décrit par un édifice d'idées qui se tient est à apprécier au regard de nos deux critères (A-) et (B-), :

(Remarque : La « chose » ou « l'objet », à propos duquel des idées s'accordent (ou pas) peut être, comme chez Spinoza, des objets mathématiques (triangle, des nombres liés par une relation), des choses de la nature (pierre, cheval), une personne qui existe ou pas (Pierre⁴⁷), ou un ouvrage sur plan⁴⁸, mais il peut être également un objet, un phénomène humain étudié par les SHS (une association humaine à construire, pour toutes sortes de raisons, ou à étudier, pour toutes sortes de raisons).

(A-) C'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke et de Spinoza (celle du 2. genre)) : **pour que ce savoir soit considéré, par consensus, comme scientifique, il est nécessaire que ce critère soit le plus possible respecté.**

(B-) Les prémisses de cet édifice sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, plutôt des désirs (affect actif) : **pour que ce savoir soit considéré, par consensus, comme scientifique, il est nécessaire :**

(a-) qu'une bonne part des prémisses soient perçues, d'un commun accord, comme nécessités de la nature de la chose ou de la personne (ex : un fait avéré, une loi de la nature, une exigence physique ou psychologique à nécessairement prendre en compte),

(b-) que les prémisses procédant des affects, en général de désirs, soient bien clarifiées et acceptées, (ex : une position originelle selon J. Rawls ; contre-ex : le désir d'une conformité entre une certaine perception d'une nécessité de la nature, certes reconnue par beaucoup, et une institution humaine, ex : perception d'une nature bisexuelle nécessaire à la reproduction et toutes les structures sociales générées⁴⁹ fondées sur la perception d'une bisexualité « naturelle »).

Pour apprécier la connaissance, nos deux critères de scientificité, relatifs aux conditions (A-) et (B-) sont plus souples ou progressifs que ceux de Spinoza, pour qui : « La connaissance du premier genre est l'unique cause de la fausseté des idées ; celle du second et du troisième genre

44 Exemple : la même perception de nécessités, de lois de la nature, de faits vécus ensemble.

45 Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

46 Dans la suite du texte, nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

47 Voir Spinoza, scolie de E2-P17

48 Spinoza, *Traité de la réforme de l'entendement* § 69

49 Voir I. M. Young : *Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social* Recherches féministes, Volume 20, 2007 et notre article [Scientificité des recherches à propos du genre et idéologie militante de leurs détracteurs](#)

est nécessairement vraie. »⁵⁰.

Ainsi, la « *connaissance du premier genre, opinion ou imagination* » est d'abord pour nous un édifice d'idées qui se tient plus ou moins selon les prémisses qui le fondent et, en particulier, les prémisses poussées par des affects. Ces prémisses, poussées par des affects, peuvent effectivement être des croyances, des opinions (jugements de toute sorte toujours poussés par les affects et non par la raison⁵²) et/ou produites par l'imagination.

De même, la *connaissance du troisième genre*, qualifiée de « *science intuitive* » par F. Alquié⁵³ et Spinoza, peut être analysée en mobilisant nos critères relatifs aux conditions (A-) et (B-).

C'est l'objet des paragraphes suivants que d'analyser croyance, intuition et imagination.

Caractérisation de la croyance

Les écrits de Spinoza ne permettent pas de développer le concept de croyance. Dans l'Éthique, aucune croyance ne semble crédible, en particulier celle de l'humain qui croit être libre, croyance que Spinoza ne cesse de dénoncer dans tout son ouvrage. Chez Spinoza, la croyance serait à relier à l'imagination si l'on en croit F. Alquié⁵⁴ : « *Il convient cependant de remarquer que ce que Spinoza entend par imagination n'est pas la faculté que nous désignons aujourd'hui par ce mot (à savoir celle de se représenter un objet absent en le sachant absent et, si l'on peut dire, en le pensant comme absent), mais la tendance à croire réel ce qui n'est qu'image, tendance que l'on trouve dans le rêve et dans l'hallucination* ».

« *La croyance est de la connaissance ratée* » affirme Williamson⁵⁵, phrase que Spinoza aurait pu faire sienne. Nos considérations introductives conduisent à se demander quels sont les critères mobilisés par Williamson pour qualifier la croyance de « *connaissance ratée* » : quel est son référentiel ?

Pour nous, la « *qualité* » de la connaissance comme « *croyance* » est donc estimée selon les critères (A-) de « *tenu* » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Les quatre exemples - (1-) *Je crois en un Dieu transcendant* ; (2-) *Je crois au bien fondé de l'appropriation et de la propriété* ; (3-) *Je crois en lui* ; (4-) *Je crois ce qu'il dit* - montrent que le verbe « *croire* » a des sens très différents, d'autant plus différents que les gens « *ordinaires* » auraient pu utiliser un autre verbe que « *croire* », un verbe plus ou moins factif. Avec notre référentiel, nous pouvons mieux distinguer ces quatre exemples d'usage du verbe « *croire* » et le cas échéant, proposer le verbe factif ou le terme doxastique semblant le plus approprié. Nous pouvons de plus considérer ces exemples au regard du 6.ième énoncé de Williamson⁵⁶, (vi) *l'explication de*

50 Spinoza E2-P41

51 Selon F. Alquié, la connaissance de Spinoza est déjà plus progressive que celle de Descartes ; « *Selon Descartes, la connaissance ne saurait avoir de degrés, et il n'y a pas d'intermédiaire entre la vérité et l'erreur: le doute sépare, une fois pour toutes, ce qui sera tenu pour certain et ce qui, demeurant problématique, sera nié. Au contraire, Spinoza distinguera trois genres de connaissance, ayant chacun sa nature propre, son domaine, sa portée* » (Alquié, Ibid, chapitre 11, *les divers genres de connaissance*).

52 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons* » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « *tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition* ». Avec notre thèse, ces « *standards* » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « *traditions* ».

53 F. Alquié Ibid, chapitre 14, *la science intuitive*

54 Chap 12

55 Williamson : « *knowledge and its limits* » Oxford University Press (2000)

56 Williamson : « *knowledge and its limits* » Oxford University Press (2000)

l'action doit reposer sur la connaissance », énoncé complété par notre remarque qu'une action peut être directement poussée par des affects, plus précisément, selon [thèse \(4-\)](#), sur des prémisses (de la croyance) poussées par ses affects.

Ces quatre exemples sont développés dans notre article [epistemologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza](#).

Dans l'article cité, nous montrons que la croyance en Dieu relève pour certains d'une « *croyance rationnelle* » (ex : les beautés de la nature et du cosmos, la perception d'une harmonie préétablie (Leibniz). Dans cet article, nous considérons la croyance en Dieu de Spinoza.

Spinoza essaye de nous persuader que sa croyance en l'existence de Dieu est également très rationnelle, existence « *démontrée selon la méthode géométrique* » (sous-titre de l'Éthique). Sa démonstration nous semble irréprochable au regard de nos critères (A-) : la proposition 11 de E1 (« *Dieu, autrement dit une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement.* ».) contient même 4 démonstrations.

Il reste donc à analyser ces quatre démonstrations selon nos critères (B-), au regard des prémisses posées que Spinoza mobilise. La première prémisse est la définition de Dieu, rappelée dans cette proposition 11 de E1 (« *Dieu, autrement dit une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie* ») et posée dans E1-D6, mais définition 6 précédée de 2 définitions absolument capitales : E1-D1 (« *par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, autrement dit ce dont la nature ne peut être conçue sinon comme existante.* ») et E1-D3 (« *par substance, j'entends ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose, duquel il doit être formé.* »). La combinaison de ces 3 définitions rend aisées les trois premières démonstrations de l'existence de Dieu. Le scolie de E1-P11 propose même une quatrième démonstration (« *l'Être absolument infini, autrement dit Dieu, a par soi-même une puissance absolument infinie d'exister, et par suite il existe absolument.* ») fondée elle sur l'infinité d'attributs de la substance divine posée par E1-D6, alors même que l'attribut n'est qu'une perception de la raison⁵⁷.

Les axiomes de E1 sont des « *notions communes* » que nous pouvons admettre comme universelles. Elles régissent, entre autre, la conception des idées conçues par soi, à savoir les prémisses, dont les définitions de E1. Ces définitions de E1, que Spinoza mobilise, nous semble vraiment des « *notions communes* » ad hoc permettant, il est vrai, un édifice d'idées qui se tient plutôt bien, en particulier à propos de Dieu.

Dans le chapitre *L'Éthique de Spinoza au prisme des notions communes et des 7 axiomes de E1*, nous montrons le désir de Spinoza à exclure toute idée indécidable : pour lui, une idée est forcément vraie ou fausse, dont l'idée de l'existence de Dieu. A l'axiome 7 de E1, notion commune universelle, il oppose les définitions 1,3 et 6 de E1, notions communes propres pour cerner Dieu et la Nature.

Caractérisation de l'intuition

La « *qualité* » de la connaissance comme « *intuition* » est à apprécier au regard des critères (A-) de « *tendue* » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Toutefois, une première caractérisation de l'intuition est de la considérer comme temporaire : elle est soit abandonnée, soit maintenue et dans ce cas qualifiée de « *savoir* » ou de « *croyance* » par ceux qui la partagent. Cette temporalité permet de distinguer l'intuition du « *savoir* » et de la « *croyance* ».

⁵⁷ E1-D4 : « *J'entends par attribut ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence* » (Saisset)

Par le raisonnement (Critère (A-) du « savoir »), il est possible pas à pas soit (1-) de déduire une nouvelle idée à partir d'autres idées (ex: déduire un effet de plusieurs causes « immédiates », les causes premières étant les prémisses), soit (2-) de « remonter » à des idées et même aux prémisses ou causes premières (les élucider, élucider l'essence de la chose) à partir d'idées, dont les idées à propos de faits, d'affections : démarches respectivement (1-) déductives et (2-) inductives.

Nous distinguons deux intuitions, l'intuition compréhensive et l'intuition créatrice :

(1-) Intuition compréhensive :

C'est l'intuition de Spinoza telle que la présente F. Alquié dans le chapitre 14. *la science intuitive* de son ouvrage⁵⁸ : saisir « *l'essence d'une chose quelconque singulière* » « *d'un seul regard (uno intuitu)* ». Toutefois, dans ce même chapitre, sa discussion avec Gueroult⁵⁹ sur la place de la démonstration et de la raison du 2. genre dans la science intuitive du 3. genre nous incite à trancher et à « *faire entrer la connaissance du troisième genre dans le domaine de la raison* » comme l'écrit Alquié à propos de Spinoza, et ce bien que Spinoza ait un faible pour la connaissance du 3. genre (« *j'ai cru qu'il valait la peine de le noter ici..quelle est la valeur de la connaissance des choses singulières que j'ai appelée intuitive ou du troisième genre ... et combien elle l'emporte sur la connaissance universelle que j'ai dit être celle du second genre* »⁶⁰).

L'intuition à propos d'une chose⁶¹ « court-circuite » le raisonnement pas à pas⁶² de la raison du 2. genre, que ce raisonnement soit déductif ou inductif. C'est l'intuition du mathématicien qui « sait » qu'un théorème est vrai sans en remplir des pages (déduction), ou celle du scientifique qui devine la loi, le modèle à appliquer, en considérant un ensemble de faits (induction), ou celle d'un éducateur devinant les causes profondes du comportement d'un élève (induction), ou celle d'un paysan pronostiquant une bonne récolte sans pour autant décrire précisément comment ça va arriver (déduction). Dans les deux cas, intuition déductive ou inductive, les prémisses à propos de cette chose, posées ou élucidées en court-circuitant le raisonnement, ne sont pas nouvelles. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne » en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif, raisonnement « *universel* », confirme celle-ci : respect des critères (A-) ou des 7 axiomes de E1 ou les 3 critères d'une « bonne » mathématique selon Frege (cohérence, complétude, décidabilité).

(2-) Intuition créatrice ou imaginative : l'intuition créatrice ou imaginative à propos d'une chose pose des prémisses nouvelles à propos de celle-ci. Pour poser de telles prémisses, l'intuition est personnelle, sujette à doute. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne » en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif conduit à un édifice d'idées qui se tient à propos de cette chose, à savoir cohérence et complétude de l'édifice d'idées : respect des (Critères (A-)) et acceptation de ces nouvelles prémisses (Critères (B-)).

L'intuition créatrice ou imaginative est également temporaire, procède d'une inclination personnelle à concevoir une idée à propos d'une chose, inclination ressentie comme telle du fait de l'absence, au départ, d'argumentation raisonnée étayant cette intuition.

Souvent l'intuition est accompagnée du désir de la confirmer ensuite rationnellement (une démonstration pas à pas, une nouvelle théorie) ou factuellement (une œuvre, dont une œuvre

58 Alquié, F., *Le Rationalisme de Spinoza* (ibid)

59 V. Gueroult *Spinoza, l'âme*

60 Spinoza, scolie de E5-P36

61 Chose de l'étendue ou de la pensée.

62 « *Si l'on réfléchit en effet sur ses propres façons de penser, on verra que parfois l'esprit perçoit la convenance ou la disconvenance de deux idées, immédiatement et par elles-mêmes, sans l'intervention d'aucune autre. C'est ce qu'on peut appeler, je pense, connaissance intuitive* » (J. Locke [Essai sur l'entendement humain](#) Livre 2, Ch. 2, § 1 *Connaissance intuitive*)

d'art)⁶³. Tôt ou tard, une intuition est soit abandonnée, soit pérennisée en un « savoir », parfois une réalisation, ou une « croyance ». C'est l'objet du paragraphe suivant.

De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien

Dans les paragraphes précédents, nous avons caractérisé la « connaissance » (ou entendement) en « savoir », « croyance », « intuition » en l'analysant au regard des critères (A-) et (B-).

Nous avons aussi caractérisé la « connaissance » dans la durée : les savoirs et les croyances persistent jusqu'à être remis en cause, cette remise en cause étant le plus souvent un processus « lourd » de réfutation (Popper, Khun) d'ailleurs jamais exempt d'affects (Kuhn)⁶⁴ et le plus souvent à l'occasion de débats et de partages (voir chapitre suivant), alors qu'une intuition est temporaire et peut conduire (1-) à rien, (2-) à un savoir, (3-) à une croyance.

En mobilisant les quatre modes de perception de l'entendement et les quatre types de connaissances définis par Spinoza, il est possible de discerner puis de qualifier une connaissance en tant qu'intuition ou en savoir ou en croyance en considérant le processus dynamique durant lequel l'intuition devient soit un savoir, soit une croyance, soit rien, sachant que le « savoir » est la connaissance des 2. et 3. genre nourrie par le 4. mode de perception de la connaissance et que la « croyance » est une connaissance vague ou du 1. genre nourrie par les 3 premiers modes de perception.

L' intuition à propos d'une chose devient un savoir, une connaissance du 2. genre, SI les deux conditions suivantes sont satisfaites :

(a-) les prémisses posées sont suffisantes pour fonder un édifice d'idées qui se tient (à savoir critères (A-) de cohérence et complétude) ET **(b-)** SI des prémisses sont poussées par ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose, ALORS cette perception doit faire l'objet d'un large consensus : C'est une perception du 4. mode⁶⁵. Une intuition qui évolue en savoir est une « bonne » intuition.

Remarque 1 : une intuition peut devenir un savoir alors même qu'aucune de ses prémisses ne procèdent de perceptions de nécessités ou de lois de la nature⁶⁶.

Remarque 2 : Lorsque une intuition créatrice devient un savoir, la connaissance du 1. genre que peut être cette intuition devient une connaissance du 3. genre, connaissance de l'essence des choses, essence conçue, certes imparfaitement, dès l'intuition et confirmée ensuite.

Si cette intuition ne devient pas un savoir, elle peut néanmoins persister comme « croyance » SI elle est partagée .. pour toutes sortes de « raisons ».

Si non, cette intuition est abandonnée ; c'est alors une « mauvaise » intuition.

63 Une suite d'actions aboutissant à une œuvre, dont une œuvre d'art, est une démonstration rationnelle, ex : un ouvrage pensé mais non construit comme l'écrit Spinoza dans T.R.E. &69 : « Si un ouvrier conçoit un ouvrage avec ordre, bien que cet ouvrage n'ait jamais existé et même ne doit jamais exister, sa pensée est néanmoins vraie »

64 Voir dans [article \(A-1\) Argumentation pour des raisons multiples à propos d'une chose](#), la mobilisation de Léna Soler, «Popper et Kuhn sur les choix inter-théoriques », *Philosophia Scientiae* [En ligne], 11-1 | 2007, mis en ligne le 27 juin 2011

65 Spinoza, TRE : qui nous fait saisir la chose par la seule vertu de son essence, ou bien par la connaissance que nous avons de sa cause immédiate

66 Même si une mathématique n'est fondée sur aucune prémisses « nécessité de la nature », elle n'est pas une croyance car son édifice d'idées (définitions, postulats, théorèmes déduits et démontrés) se tient, édifice d'idées fondée sur des prémisses nourries de la perception d'essence de choses imaginées, choses imaginées plus ou moins acceptées par d'autres mathématiciens à l'aune de la qualité de l'édifice d'idées, de la théorie construite.

Caractérisation de l'imagination

« Imagination » et « imaginer » sont des termes utilisés de façon très polysémique par les « ordinaires » que nous sommes presque tous. Comme le souligne F. Alquié⁶⁷, Spinoza a une conception plus étroite de l'imagination : « **Il convient cependant de remarquer que ce que Spinoza entend par imagination n'est pas la faculté que nous désignons aujourd'hui par ce mot (à savoir celle de se représenter un objet absent en le sachant absent et, si l'on peut dire, en le pensant comme absent), mais [est] la tendance à croire réel ce qui n'est qu'image, tendance que l'on trouve dans le rêve et dans l'hallucination** ».

Nous avons déjà caractérisé l'intuition créatrice ou imaginative en mobilisant [nos thèses](#) et nos critères (A-) et (B-). Nous proposons la même démarche pour toute proposition contenant les mots « Imagination » et « imaginer », en analysant les quatre usages épistémiques de l'imagination⁶⁸. Pour chaque usage épistémique, « la tendance à croire réel ce qui n'est qu'image » que dénonce Spinoza est à apprécier.

1- Mentalisation . Je peux connaître les états mentaux d'autrui en adoptant en imagination sa perspective sur le monde.

Considérer comme réels les « états mentaux d'autrui » que l'on imagine en imaginant « sa perspective sur le monde » n'est pas chose simple : la mise en garde de Spinoza est opportune, même s'il nous aide à concevoir une telle entreprise :

En mobilisant notre anthropologie spinoziste, « les états mentaux » sont (1-) d'une part l'*ingenium* de la personne, que nous pouvons résumer en ses caractéristiques d'entendement (dont les prémisses de cet entendement et parmi celles-ci les prémisses morales, convictions de la personne) et en ses affects sédimentés (son caractère, ses sentiments), et (2-) d'autre part ses affects du moment, provoqués par des affections du moment⁶⁹ (affects provoqués qui peuvent « contredire » les affects sédimentés). « sa perspective sur le monde » est composée (1-) des idées, conscientes ou inconscientes, qu'elle a des affections passées (celles qui ont forgé son *ingenium*), (2-) de ses perceptions présentes et (3-) de ce qu'il prévoit ou imagine des perceptions des affections futures.

Compte tenu de notre [thèse \(4-\)](#), il y a un recouvrement, une certaine bijection, entre « les états mentaux » et « perspective sur le monde ».

La mentalisation peut donc être également définie en inversant les termes : « Je peux connaître la perception du monde et la perspective sur le monde d'autrui en adoptant en imagination ses états mentaux ». Dit autrement : j'imagine me mettre à la place de la personne en prenant ce que je connais de son *ingenium* et j'en déduis sa perception et sa perspective à propos de toute chose de ce monde. Par contre, il se peut très bien qu'une affection d'une chose nouvelle, inattendue ou dans un contexte inhabituel, puisse provoquer un affect inattendu chez elle (au point de dire « ça ne lui ressemble pas » ou « je n'aurais jamais imaginé ça d'elle »).

Quelle que soit la formulation choisie, à propos d'une chose nous considérons (1-) l'entendement ou la connaissance que cette personne aurait de cette chose (à savoir l'édifice d'idées et les prémisses qui le fonde), (2-) les affects que provoquent l'affection par cette chose, affects à priori non contradictoires avec ses affects sédimentés, son caractère. Par contre, nous considérons avec plus de difficultés les affects provoqués par les affections d'une chose nouvelle, inattendue, ou la même chose mais dans des circonstances inhabituelles.

67 F. Alquié (Ibid) Chap 12 *Connaissance et expérience*

68 Voir Hart (1988); Yablo ; Kripke ; Vendler ; Recanati ; Putnam (1975) ; Tidman (1994) ; Kind & Kung (2016) ; Williamson, 2016) ; Hopkins (2011) ; Dorsch (2016) ; Gred Gigerenzer ; Herbert Simon ; Koksvik.

69 Affects procédant souvent de l'imitation des affects et de la puissance de la multitude ; voir notre article [critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits](#)

2- Planification . Je peux connaître les possibilités à venir en me projetant dans le futur par l'imagination.

A propos d'une chose, « *connaître les possibilités à venir* » se rapportant à cette chose signifie que cette connaissance est un édifice d'idées qui se tient à peu près, édifice d'idées fondé sur toutes sortes de prémisses, dont celles à propos du « futur » au regard de cette chose. C'est l'examen de cet édifice et surtout de ses prémisses, à l'aune des critères (A-) et (B-), qui permet à un tiers de qualifier cet édifice en « prévision fiable », en « espérance rationnelle ou raisonnée », en « pure imagination », en « grand n'importe quoi ! », et qui permet donc d'éviter « *la tendance à croire réel ce qui n'est qu'image* » du futur.

3- Expériences de pensée . Je peux user de mon imagination pour conduire des expériences « dans le laboratoire de l'esprit » et parvenir ainsi à des connaissances nouvelles.

4- Epistémologie modale . L'imagination me renseigne sur ce qui est possible, impossible ou nécessaire.

Nous proposons que l'analyse de ces deux usages de l'imagination repose sur les critères de « vérité intrinsèque » et de « vérité extrinsèque » mobilisés par M.A. Gleizer⁷⁰.

Une « *expérience de pensée* », que ce soit pour parvenir à des « *connaissances nouvelles* » ou pour savoir « *ce qui est possible, impossible ou nécessaire* », doit être un édifice d'idées qui doit plutôt bien se tenir, afin d'éprouver « *la tendance à croire réel ce qui n'est qu'image* ». S'il se tient bien, cet édifice a une bonne vérité intrinsèque (toutes les idées sont cohérentes entre elles et le tout est assez complet). Pour cela, cet édifice repose sur des prémisses. Si la connaissance nouvelle espérée se rapporte à une chose réelle (chose de la nature ou institution humaine), il est nécessaire que, parmi les prémisses, des prémisses suffisantes procèdent des nécessités de la nature de la chose en question : les idées doivent correspondre aux choses qu'elles représentent (vérité extrinsèque, axiome 6 de E1). La « vérité intrinsèque » est suffisante pour conclure que telle chose ou phénomène est « théoriquement » impossible ou nécessaire. Seule la vérité extrinsèque valide une nouvelle connaissance ou permet de conclure qu'une chose ou un phénomène est possible lorsque la vérité intrinsèque a montré que c'est théoriquement possible.

Exemple 1 : la relativité générale d'Einstein⁷¹ théorise les ondes gravitationnelles (détectées plus de 100 ans après : la vérité extrinsèque confirme la vérité intrinsèque) et rend les trous blancs concevables théoriquement (vérité intrinsèque) mais jusqu'à maintenant jugés impossibles⁷².

Exemple 2 : un système de Ponzi, montage pyramidal, a une très bonne vérité intrinsèque : c'est un édifice d'idées qui se tient bien ; il repose bien entendu sur des prémisses, dont une souvent non dite mais bien réelle: une population sans cesse renouvelée « investissant » son argent. C'est une erreur extrinsèque. Un escroc doué comme Madoff⁷³ a su assez longtemps renouveler sa clientèle, mais pas indéfiniment.

Dans le chapitre *Pratiques épistémiques et émotions* de notre article [epistemologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza](#), nous analysons au regard de nos critères (A-) et (B-)⁷⁴

70 « *Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza* » in *Philonsorbonne* 5/2011

71 Einstein dit « *L'imagination est plus importante que le savoir.* » et « *la physique est de la pensée pure* »

72 « *Un trou blanc, aussi appelé fontaine blanche, est un objet théorique susceptible d'exister au sens où il peut être décrit par les lois de la relativité générale, mais dont l'existence dans l'Univers est considérée comme hautement spéculative* » (Wikipédia)

73 Bernard Madoff, extrait du *Monde* du 20/12/2008 : « *Lorsque la performance n'était pas au rendez-vous, au lieu de diminuer le rendement distribué aux investisseurs, il prenait tout simplement l'argent des nouveaux investisseurs et l'utilisait pour payer les anciens. De ce fait, il donnait l'impression d'une performance exceptionnelle, sur la base de laquelle il attirait de plus en plus d'investisseurs, mais année après année, il dilapidait le capital que ceux-ci lui avaient confié* »

74 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

d'autres approches associant émotions épistémiques au regard de la connaissance, acquisition de connaissance et décision éventuelle.

Accord sur une « vérité »

Remarque : les considérations de ce chapitre sont incluses dans des considérations plus larges sur les « accords » (voir nos thèses (6-) et (7-)) ainsi que sur la délibération habermassienne et le consensus par recoupement (Rawls)⁷⁵. Notons que ni F. Alquié, ni M.A. Gleizer n'abordent cet accord plus ou moins raisonné ou raisonnable entre les hommes.

Pour Spinoza, les conditions d'un accord, ou d'une convenance, entre les hommes sont simples à formuler, d'après E4-P35 : « dans la mesure seulement où les hommes vivent sous la conduite de la Raison, ils conviennent nécessairement toujours par nature. ». Dans un autre article⁷⁶, nous proposons une E4-P35 alt : « dans la mesure seulement où les hommes vivent sous la conduite de raisons dont les prémisses sont similaires et non antagonistes, ils conviennent nécessairement toujours par nature. », « nature » à savoir leur ingenium qui les pousse à désirer et à retenir ces prémisses là. La convenance des prémisses de la raison de chacun à propos d'une chose est certes une condition nécessaire, mais nous montrons ci-dessous qu'elle n'est pas suffisante : il faut aussi tenir compte des affects mutuels entre les humains (conditions (C-) explicitées ci-dessous).

La « vérité » d'une personne à propos d'une chose est ou non compréhensible, audible ou même supportable, par les autres. Même un « vrai » savoir de « science dure » peut ne pas être compréhensible et même être rejeté par d'autres⁷⁷, ainsi par des pairs d'une autre « école » qui n'acceptent pas la mobilisation de tel modèle ou tel concept dans les prémisses. Cela est encore plus vrai pour une « vérité ordinaire » qui, même bien construite (critères (A-)) et considérée comme un « savoir » par celui qui la porte, peut être fondée, pour d'autres, sur des prémisses (critères (B-)) qui relèvent d'affections non perçues par ceux-ci, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques (connaissance du 1. genre de Spinoza).

Une « vérité », considérée comme une connaissance par celui qui la porte, peut être considérée par d'autres comme une connaissance qualifiable en « connaissance ratée »⁷⁸, ou considérée comme pure « imagination », ou « vague intuition », ou « croyance » ou « n'importe quoi », considérations selon leurs critères, critères qui peuvent être différents de ceux que nous avons proposés dans le chapitre *Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination*.

Quelles sont alors les conditions pour qu'une « vérité » à propos d'une chose soit partageable ?

Une « vérité » est partageable, compréhensible par d'autres, si les conditions suivantes sont remplies :

(A-) c'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke et du 2. genre de Spinoza) et sans trop de « raccourcis » intuitifs difficilement compréhensibles (Connaissance intuitive de Locke ou du 3. genre de Spinoza)

ET (B-) si les prémisses posées par celui qui expose sa raison à propos d'une chose sont à peu près acceptées par celui qui l'écoute. Les motifs de non acceptation ou de modifications sont multiples : prémisses jugées fantaisistes, déplaisantes, erronées ; prémisses manquantes ; prémisses

⁷⁵ Voir [Article \(D-3\)](#) Discussion de Rawls, Habermas, Bourdieu (Marx)

⁷⁶ Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

⁷⁷ Ex : débat Galilée vs Kepler ; Einstein vs mécanique quantique ; lois de l'attraction des corps de Newton très mal perçue par les cartésiens.

⁷⁸ Williamson : « *knowledge and its limits* » Oxford University Press (2000)

à modifier, à remplacer,

Rappel : Les prémisses considérées sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, ses désirs, la personne étant aussi bien celui qui parle que celui qui écoute.

ET (C-) Si les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute ne poussent pas à poser des prémisses favorisant, ou compromettant, « à tort ou à raison », cette acquisition. Ce sont des prémisses épistémiques poussées par des émotions épistémiques.

Remarques : Si la condition (A-) est à peu près respectée et si (B-) les prémisses sont partagées bien qu'elles relèvent, d'après le chercheur ou de celui qui qualifie, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques, alors il s'agit d'une croyance partagée, qui peut être une escroquerie, une théorie du complot, la foi qui sauve, etc.

la condition (C-) peut grandement influencer le partage de la raison d'un autre, ex : une empathie de celui qui écoute envers celui qui parle (ou au moins un respect à priori) ou une crainte des conséquences sociales peut favoriser l'acceptation de prémisses contestables. Une antipathie de celui qui écoute envers celui qui parle (dont un irrespect allant jusqu'au désir d'humilier) ou une méfiance peut être suffisante pour provoquer le rejet d'une raison bien construite (critères (A-))⁷⁹ sur des prémisses largement acceptées (critères (B-)). De même, une empathie ou une antipathie de celui qui parle envers celui qui écoute peut influencer le partage d'idées, ne serait ce qu'au niveau du « jeu de langage » utilisé⁸⁰.

L'examen des critères (A-) à (C-)⁸¹ nous conduisent à considérer les affects autant de celui qui écoute que de celui qui parle et ce à quoi ils les poussent lors du partage de connaissance, que cette personne soit physique (ex : un médecin ou un professeur) ou morale (ex : une institution).

Notre article [épistémologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza](#) analyse, en mobilisant surtout des auteurs contemporains, les émotions épistémiques pouvant favoriser ou compromettre le partage d'un savoir, d'une croyance, d'une théorie complotiste.

L'Éthique de Spinoza au prisme des notions communes et des 7 axiomes de E1

Ce chapitre mobilise le chapitre *Fondements de la Raison spinoziste : notions communes et les 7 axiomes de E1* de notre article [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#).

Il est intéressant d'analyser la mobilisation par Spinoza des 7 axiomes de E1 et des « notions communes » dans l'Éthique⁸².

Les 7 axiomes de E1 forment une arithmétique suffisante pour construire une connaissance du 2. genre selon Spinoza, à savoir un édifice d'idées qui se tient.

En mobilisant ces 7 axiomes, il est facile de distinguer les prémisses et les propositions de notre concept d'édifice d'idées à propos d'un objet ou d'une chose (qui se tient à peu près ([thèse \(4-\)](#))).

79 Rappel : nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

80 Voir notre article (D-g) [philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire](#)

81 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

82 « Les définitions et axiomes du De Deo posent les notions et principes fondamentaux de l'ontologie – et de l'épistémologie – spinoziste. On ne les comprendra vraiment, et leurs enjeux, que quand on les verra fonctionner dans les propositions. »

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

le tableau suivant (1-) indique la mobilisation de ces axiomes dans l'Éthique de Spinoza, (2-) montre l'analogie avec nos thèses à propos de la raison. Pour se faire, nous mobilisons la [« Lecture des axiomes du De Deo »](#).

Pour faciliter la mise en perspective de notre concept d'édifice d'idées avec les 7 axiomes, nous précisons quelques mots : (1-) les choses sont aussi bien des choses de l'étendue que des choses de la pensée, des idées, (2-) les idées⁸³ à savoir idées d'une chose perçue dans l'étendue, idées d'une idée, (3-) une idée « en soi » est une prémisse posée et une idée « entre autre chose » est la conséquence adéquate d'idées adéquates déjà établies ou de prémisses posées, (4-) « l'objet » de Spinoza est « l'objet » (objet réel ou imaginaire, de l'étendue ou de la pensée) de l'édifice d'idées et toute idée de cet édifice doit correspondre à cet objet, comme à toute chose en rapport avec cet objet que cet édifice prend en compte.

<i>Axiomes Partie 1 de l'Éthique</i>	<i>Mobilisé par Spinoza pour :</i>	<i>Édifice d'idées à propos d'un objet</i>
<i>i. – toutes les choses qui sont, sont ou bien en soi, ou bien en autre chose.</i>	<i>E1-P4 ; E1-P6 ; E1-P11 ; E1-P14 ; E1-P15 ; E1-P28 ; 6 fois</i>	<i>Cet axiome vaut pour toute chose, chose réelle ou idée de la chose, ou idée de l'idée, etc... chose « en soi », à savoir posée réellement existante (ex : un fait) ou comme idée-prémisse (définitions, postulats, axiomes) ; chose « en autre chose » à savoir effet (ex : phénomène) d'une cause (ex : une conjonction de faits) ou idée dérivée ou procédant de prémisses (ex : propositions, théorèmes, corollaires, etc.). Ce principe du tiers exclu fonde l'existence de toute chose : pas d'indétermination⁸⁴. Il fonde également la construction de tout édifice d'idées : voir axiome 2.</i>
<i>ii. – ce qui ne peut être conçu par autre chose, doit être conçu par soi.</i>	<i>Jamais mobilisé !</i>	<i>Si une idée, quelle qu'elle soit, existe⁸⁵ et qu'elle ne peut se déduire d'autres idées (prémisses ou propositions), elle doit être posée comme prémisse (définition ou postulat ou axiome)⁸⁶. Si l'idée conçue par soi est toujours posée comme vraie ou fausse, par extension du tiers exclu, cet axiome 2 exclut toute indécidabilité⁸⁷, l'axiome 1 excluant lui toute indétermination.</i>
<i>iii. – d'une cause déterminée donnée, suit nécessairement un effet, et au contraire, si nulle cause déterminée n'est</i>	<i>E1-P27 ; E5-P33. 2 fois</i>	<i>Vaut pour toute chose, dont les idées : toute proposition, prémisse ou déduite de prémisses, est nécessairement cause d'un effet ; au contraire, de rien ne peut suivre aucun effet.</i>

83 Idée toujours conçue, selon Spinoza E2-D3, qui explique que le « concept semble exprimer une action de l'esprit »

84 « Dans la nature, il n'y a ni indétermination, ni contingence, ni hasard, ni miracle ». Du moins, en considérant une perception de la nature par notre entendement sous l'attribut de l'étendue (E1-D4). Nous remettons ce point en cause sous l'attribut « Pensée ».

85 Une idée, dès qu'elle est conçue et aussi inconcevable soit elle, existe nécessairement.

86 Pour nous, un édifice d'idées composées que de prémisses, c.à.d. que d'idées causes d'elles-mêmes, n'a aucun intérêt. De même un édifice d'idées qui ne soit composées que d'idées effets et causes d'autres idées de cet édifice : ce ne serait qu'une tautologie tournant en rond, circulaire. Un édifice d'idées n'a d'intérêt que s'il est fondé sur quelques prémisses, causes de nombreuses propositions. Cet édifice est toujours imparfait en terme de complétude, cohérence, décidabilité (Frege), que ce soit celui d'un mathématicien ou d'un humain « ordinaire » (voir notre article (D-g) [philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire](#)). Une idée est conçue par soi par le mode affect de l'attribut Pensée ou est conçue par autre chose par le mode raison ou entendement de l'attribut Pensée. Enfin, une idée conçue par soi ou conçue par autre chose peut être oubliée ou ignorée.

87 En mathématique, une idée conçue est soit vraie, soit fausse, soit indécidable, par construction d'une théorie. L'idée que « dans la nature, il n'y a ni indétermination, ni contingence, ni hasard, ni miracle » ne peut plus être appliquée telle quelle lorsque nous percevons les choses sous l'attribut « Pensée » : « à propos d'une idée, chose humaine, il peut y avoir indécidabilité, incertitude (toujours espérée provisoire), mais pas de miracle ». Croyance, imagination, intuition participent à la conception d'idées.

<i>Axiomes Partie 1 de l'Éthique</i>	<i>Mobilisé par Spinoza pour :</i>	<i>Édifice d'idées à propos d'un objet</i>
<i>donnée, il est impossible qu'un effet suive.</i>		
<i>iv. – la connaissance de l'effet dépend de la connaissance de la cause et l'enveloppe.</i>	<i>E1-P6; E1-P3 ; E1-P25 ; E2-P5 ; E2-P6 ; E2-P7 ; E2-P45 ; E5-P22. 8 fois</i>	<i>Une proposition dépend axiomatiquement d'autres propositions ou prémisses qu'il faut donc connaître ou poser au préalable. Toute proposition peut prendre la place (« enveloppe ») d'au plus une proposition ou une prémisse dont elle est l'effet, ex : « la somme des angles d'un triangle = 2 droits » peut être posée comme 5. postulat de la géométrie d'Euclide, à la place de « par un point hors d'une droite ne passe qu'une parallèle à cette droite »⁸⁸.</i>
<i>v. – les choses qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre ne peuvent non plus être comprises l'une par l'autre, autrement dit le concept de l'une n'enveloppe pas le concept de l'autre.</i>	<i>E1-P3; 1 fois</i>	<i>2 propositions qui procèdent d'aucune prémisse commune ne peuvent être comprises l'une par l'autre et ne peuvent donc s'envelopper, et récursivement en considérant plus de 2 propositions.</i>
<i>vi. – une idée vraie doit convenir (convenientia) avec l'objet qu'elle représente.</i>	<i>E1-P5 ; E1-P6 ; E1-P30 ; E2-P29 ; E2-P32 ; E2-P44 ; 6 fois</i>	<i>Selon Gleizer⁸⁹, « Si une idée est vraie (intrinsèquement vraie, adéquate), alors elle s'accorde nécessairement avec son objet ». Cette idée conçue doit convenir, être cohérente, avec l'objet perçu, existant ou non, dont elle parle, objet imaginé compris.⁹⁰</i>
<i>vii. – tout ce qui peut être conçu comme non existant, son essence n'enveloppe pas l'existence.</i>	<i>E1-P11 ; 1 fois</i>	<i>« définit pour ainsi dire ce qui n'est pas cause de soi, ce dont l'essence n'implique pas l'existence », Exemple : un édifice mathématique, pensée pure sans étendue ou le concept de « trou blanc » déduit des équations d'Einstein mais impossible de vérifier son existence.</i>

La Raison de Spinoza repose sur des « notions communes » dont les « énonciations [sont] si claires et distinctes que nul, pour peu qu'il ait compris les mots, ne peut leur refuser son assentiment »⁹¹.

La Raison de Spinoza évolue tout au long de l'Éthique. Cette Raison consiste d'abord à avoir « des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses », Raison que Spinoza appelle « Raison et connaissance du second genre. ». Les « notions communes » à toute raison sont les 7 axiomes de E1. Elles sont universelles.

88 Postulat proposé par des mathématiciens anglais du moyen-âge et remplaçant celui d'Euclide ([Si deux droites sont sécantes avec une troisième de telle façon que la somme des angles intérieurs d'un côté soit inférieure à deux angles droits, alors ces deux droites sont forcément sécantes de ce côté](#)). La contraposée du cinquième postulat est que si deux droites ne se coupent pas, alors la somme des angles intérieurs à toute sécante est égale à pi. En conséquence, par un point donné, il ne peut passer qu'une parallèle à une droite donnée.

89 M. A. Gleizer, « [Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza](#) », Philonsorbonne [En ligne], 5 | 2011, 03/02/2013

90 Pour nous, une telle idée doit procéder de prémisses dont au moins une est posée comme en convenue avec l'objet. Ainsi, les idées adéquates avec cette première idée, posée comme « notion commune », conviennent alors avec l'objet.

91 Préface des Principes de la philosophie de Descartes (trad : Louis Meyer). Si ces notions communes sont relatives à des nécessités, des lois de la nature vécues par tous, cet assentiment unanime est plausible.

Toutes les prémisses de l'Éthique sont des « *notions communes* » propres aux objets des cinq parties de l'Éthique. Ces « *notions communes* » propres sont à analyser à l'aune de l'exigence de compréhension et d'assentiment formulée par Spinoza. De plus, toutes les prémisses et propositions (corollaires, scolies) de l'Éthique sont à analyser au regard des 7 axiomes de E1, « *notions communes* » universelles à propos desquelles nous posons que l'exigence de compréhension et d'assentiment est vérifiée.

Les axiomes 1 (« *toutes les choses qui sont, sont ou bien en soi, ou bien en autre chose* »), 4 (« *la connaissance de l'effet dépend de la connaissance de la cause et l'enveloppe* ») et 6 (« *une idée vraie doit convenir (convenientia) avec l'objet qu'elle représente.* ») sont largement les plus mobilisés par Spinoza dans l'Éthique. Par contre, seul l'axiome 6 est beaucoup mobilisé par Gleizer mais très peu par Alquié (une fois dans le chapitre 13 *connaissance et vérité* dans *Le Rationalisme de Spinoza*). Pourtant, les autres axiomes fixent les règles pour concevoir des idées vraies et adéquates, sujet des ouvrages citées de ces deux auteurs.

Dans cet article, nous nous limitons à analyser la démonstration de l'existence de Dieu, au regard des prémisses posées, et nous nous interrogeons sur le peu de mobilisation par Spinoza de l'axiome 2 (jamais mobilisé), de l'axiome 7 (mobilisé une seule fois, que pour démontrer l'existence de Dieu (E1-P11)), de l'axiome 5 (mobilisé une seule fois dans E1-P3). Nous montrons que ces 3 axiomes, posés, mais si peu utilisés par Spinoza, fondent en partie nos *thèse (4-)* et *thèse (6-)*, à savoir que, à propos d'une chose, il peut y avoir de multiples raisons.

E1-P11 (« *Dieu, autrement dit une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement.* ») démontre l'existence de Dieu en mobilisant également E1-P7 (« *À la nature de la substance, il appartient d'exister.* ») qui elle ne repose que sur E1-D1, définition, pour nous, de la prémisse posée (« *par cause de soi, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, autrement dit ce dont la nature ne peut être conçue sinon comme existante* »). Ainsi, la nature, qui existe réellement, ne peut se concevoir que si certaines choses de celle-ci sont causes d'elles mêmes et non d'autres choses.

La première démonstration de E1-P11 est très courte : « *Si vous niez cela, concevez, s'il est possible, que Dieu n'existe pas. Donc (selon l'axiome 7) son essence n'enveloppe pas l'existence. Or (selon la proposition 7 (« À la nature de la substance, il appartient d'exister. »)) cela est absurde : donc Dieu existe nécessairement.* ».

Dans cette démonstration, l'axiome 7 de E1 (« *tout ce qui peut être conçu comme non existant, son essence n'enveloppe pas l'existence* »), posé comme vrai, ne peut être mobilisé lorsqu'il s'agit de Dieu car, in fine, l'existence de Dieu, mais aussi son idée-essence, repose sur 3 définitions puissantes (D1 sur cause de soi, D3 sur la substance cause d'elle même, et D6 sur Dieu *entendu* comme une « *substance consistant en une infinité d'attributs* »).

Il est curieux de poser un axiome, puis de ne l'invoquer qu'une seule fois, et ce pour expliquer que dans ce cas (cas fondé QUE sur des définitions (D1, D3 et D6)) il n'est pas applicable ! Pourtant, comme nous le développons plus loin, cet axiome 7 est une notion commune au moins aussi compréhensible et acceptable que les définitions D3 et D6, *pour peu qu'on ait compris les mots*. Notons enfin que cet axiome 7 est utilisé dans la première démonstration : deux autres suivent, ainsi qu'un scolie. Quatre démonstrations de l'existence de Dieu, chacune reposant sur des prémisses différentes, montrent le profond désir de Spinoza à ce qu'un Dieu existe.

L'axiome 5 (« *les choses qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre ne peuvent non plus être comprises l'une par l'autre, autrement dit le concept de l'une n'enveloppe pas le concept de l'autre.* ») est uniquement mobilisé par Spinoza pour démontrer E1-P3 (« *Des choses qui n'ont rien*

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

de commun entre elles, l'une ne peut être la cause de l'autre. ») en quelques mots (« *Si elles n'ont rien de commun l'une avec l'autre, donc (selon l'axiome 5) elles ne peuvent être comprises l'une par l'autre, et par conséquent (selon l'axiome 4) l'une ne peut être la cause de l'autre.* ») car l'énoncé de E1-P3 ne rajoute que peu de chose à cet axiome 5. Nous voyons plus loin que cet axiome 5 peut être mobilisé sur un autre sujet que celui d'une chose cause ou non d'une autre en l'associant aux axiomes 2 et 7.

Enfin, nous pouvons nous demander pourquoi Spinoza ne mobilise jamais son axiome 2 (« *ce qui ne peut être conçu par autre chose, doit être conçu par soi.* ») dans l'Éthique. L'axiome 1 vaut pour toute chose, dont les idées. Mais à propos des idées, cet axiome 2 pose de plus la nécessité (« *doit être conçu par soi* ») de poser des prémisses pour concevoir tout édifice d'idées à propos d'une chose, lorsqu'il est jugé nécessaire de poser une prémisses ou une autre pour favoriser la compréhension, l'entendement de cette chose jusqu'à son essence. L'axiome 2 manifeste l'effort, le désir de compréhension, de décidabilité d'une idée d'un édifice d'idées en la posant vraie explicitement⁹². Il est complété par l'axiome 7, qui pose que l'essence d'une chose (qui est une idée de la chose) peut exister sans que la chose existe (« *tout ce qui peut être conçu comme non existant, son essence n'enveloppe pas l'existence* »)⁹³ : cette essence d'une chose est soit posée en prémisses, soit déduite de prémisses posées⁹⁴, comme le permet l'axiome 2.

Ces axiomes 2 et 7 peuvent favoriser imagination et croyance, mais ils favorisent surtout la pluralité des prémisses à poser pour édifier un édifice d'idées à propos d'une même chose ou d'une chose plus ou moins différente. Cette pluralité possible des prémisses à propos d'une chose nous incite à considérer l'axiome 5 à propos de la connaissance d'une chose par rapport à une autre.

Spinoza mobilise l'axiome 5 (« *les choses qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre ne peuvent non plus être comprises l'une par l'autre, autrement dit le concept de l'une n'enveloppe pas le concept de l'autre.* ») pour démontrer que deux choses n'ayant aucune prémisses commune ne peuvent être cause ou effet l'une de l'autre (E1-P3). Lorsque à propos d'une chose est pris en compte un édifice d'idées et non seulement une idée, l'axiome 5 conduit également à considérer des choses différentes, mais dont les édifices d'idées sont fondées sur des prémisses communes et d'autres différentes (dans ce cas, la causalité stricte entre 2 choses est remplacée par des corrélations plus délicates à analyser). L'axiome 5, associé aux axiomes 2 et 7, permet également de considérer l'entendement d'une même chose à connaître et de ses causes et/ou effets au regard des prémisses posées par les uns et les autres : certaines prémisses des uns peuvent être fort différentes et même incommensurables (cf Kuhn) à celles posées par d'autre. Pour certains, cette chose A *n'a rien de commun* avec une chose B, et pour d'autres, du fait de prémisses communes, cette chose A a du commun avec une chose B.

Appliquées plus strictement à l'édifice d'idées que constitue l'Éthique de Spinoza, ces 3 axiomes 2, 5 et 7 auraient pu conduire à plusieurs évolutions :

Pour respecter explicitement l'axiome 2, mise en exergue de toutes les prémisses, idées conçues par soi, noyées dans le corps du texte, ex : « *les hommes ... n'appètent rien pour eux-mêmes qu'ils ne désirent pour les autres hommes, et par conséquent sont justes, de bonne foi et honnêtes* » (scolie de E4-P18), ou la définition « *Celui, en effet, qui n'est mû ni par la Raison ni par la pitié à être secourable aux autres, on l'appelle justement inhumain* » (scolie de E4-P50), ou tenir compte également de l'alternative de l'homme *mû par sa Raison, injuste, de mauvaise*

92 Ce respect tout relatif de cet axiome 2 dans l'Éthique est une des remarques importante de notre article (A-1) [Argumentation pour des raisons multiples à propos d'une chose](#)

93 Ex : un agnostique peut concevoir une essence de Dieu tout en décrétant l'indécidabilité de son existence.

94 Ex : la théorie de la relativité générale d'Einstein établit l'existence théorique des ondes gravitationnelles (existence vérifiée expérimentalement plus de 100 ans plus tard) et des trous blancs (jamais vérifiée et hautement improbable).

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

foi, malhonnête et sans pitié,

Pour tenir compte de l'axiome 5, détermination des effets sociaux de toute sorte (ex : dans E4-P35) selon les choses communes ou différentes des humains au regard des prémisses données en exemple ci-dessus,

Selon l'axiome 7, définition de quelques idéaux-types d'essence des hommes poussés par leurs affects et plus ou moins conduits par leur raison, sans préjuger de leur existence réelle, et imaginer les modalités et les effets de leurs recours aux autres.

Thèses communes de nos différentes approches

Les prémisses, issues de l'article [\(B-2\) Prémisses fondamentales pour toute SHS](#), permettent de poser des thèses sur lesquelles repose l'ensemble des articles qui sont proposés, thèses qui valent pour chacun, aussi bien pour des individus ou des organisations objets d'une recherche que pour des chercheurs qui sont partie prenante de ces recherches. Ces thèses sont les suivantes :

(0-a) Les humains sont perçus sous 2 attributs : (a-) le corps, (b-) la pensée selon 2 modes (affects et entendement) et c'est tout⁹⁵.

(0-b) Les institutions humaines se perçoivent par (1-) tous les humains concernés par celles-ci, (2-) la pensée (affects et entendement) dite dominante qui inspire leurs organisations⁹⁶.

(1-) la plupart des individus et organisations font des efforts pour persévérer dans leur être (conatus), désirent éprouver des affects de joie, appréhendent d'éprouver des affects tristes et recherchent ou évitent les affections qui les provoquent ;

(2-) à propos de toute chose et compte tenu de l'énoncé précédent, (a-) beaucoup d'individus sont poussés par leur affects à s'associer et donc nécessairement à se comprendre (sans forcément s'accorder)), (b-) beaucoup d'individus et d'organisations désirent connaître, comprendre et se comprendre, prévoir, prédire, désirent alors être sous la conduite d'une raison, à savoir d'une connaissance du 2. genre, très mobilisée dans les sciences « dures », mais souvent aussi désirent s'appuyer sur ou se satisfont d'une connaissance du 1. genre, à savoir imagination et opinions⁹⁷ ;

(3-) beaucoup d'individus et d'organisations s'attachent à distinguer à propos de toute chose (a) ce qui est loi ou nécessité de la nature de cette chose et d'eux-même, et (b) ce qui est du fait d'institutions humaines à propos de cette chose. Ils acceptent de « faire avec » les affections procédant de (a), les affections procédant de (b) pouvant leur provoquer de multiples affects : adhésion, soumission, révolte, indignation selon leur ingenium⁹⁸ et les affections du moment ;

(4-) à propos de toute chose, chacun, dont le chercheur, désire construire SA raison⁹⁹ ou faire sienne une raison d'un autre, à savoir un édifice d'idées cohérentes, consistantes et pas trop incomplètes à propos de cette chose. Cela n'est possible que si, consciemment ou non, cet édifice d'idées est fondé sur des prémisses qui, in fine, (a-) dérivent de ce qu'il perçoit comme nécessités de la nature de cette chose et ses propres nécessités ou (b-) sont poussées par ses affects, ses désirs, ou (c-) prennent en compte les prémisses (a-) à (c-) des autres humains concernés par la chose¹⁰⁰ ;

(5-) les prémisses les plus déterminantes sont poussées par des désirs (a) de persévérer dans son être en étant « libre-nécessaire¹⁰¹ » pour satisfaire aux nécessités de sa nature, (b) de tenir compte de

95 Spinoza, scolie E2-P21 : « *l'esprit et le corps, c'est un seul et même individu, que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue* »

96 Organisation écrite ou non : organigramme, routines, procédures, lois, etc.... cf *duality of structure* de A. Giddens *The Constitution of Society* (1984) - (La Constitution de la société, publié en France par les Presses Universitaires de France)

97 Ces « connaissances » peuvent être fondées sur des préjugés, des prénotions (Durkheim), des doxa (Bourdieu), de « fictions » ou de « mythes » (Y.N. Harari), d'énoncés taxés de folie : comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade* », *ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme.* », à savoir toutes SES « raisons ».

98 « *L'ingenium pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement* » (p. 99) in Chantal Jaquet, *Les trans-classes ou la non reproduction*, PUF 2014 ; Spinoza parle de l'ingenium du peuple juif dans le TTP, ingenium dont un affect prépondérant est d'être rebelle.

99 Voir également L'idée de « subjectivités multiples et diverses » de Ernesto Laclau

100 Ces prémisses (c-) sont nécessaires pour toute recherche en SHS, mais aussi, par exemple, pour des choses du type stratégie de maintien de l'ordre ou stratégie politique et sociale.

101 Spinoza E1-D7 (« *cette chose sera dite libre, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir. d'autre part, cette chose sera dite nécessaire, ou plutôt contrainte, qui est déterminée par une autre à exister et à produire* »)

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

ce qui est perçu comme lois et nécessités de la nature¹⁰², (c) d'appartenance, de droits fondamentaux¹⁰³, de « sacré »¹⁰⁴, d'énoncés moraux inspirant les associations (« chacun pour moi », « chacun pour soi », « cohésion-solidarité » ; « justice sociale »¹⁰⁵, « mérite »), d'estime sociale,

(6-) les raisons pour toute chose étant possiblement multiples, car fondées sur des prémisses différentes voir incommensurables, (a-) le « vrai » ou le « faux »¹⁰⁶, le « bon » ou le « mauvais »¹⁰⁷, le « juste » ou l'« injuste », la « raison » ou la « folie »¹⁰⁸... ne se conçoivent que fondés sur les prémisses d'une raison souhaitée¹⁰⁹, (b-) tout « accord » n'est pas forcément fondé sur la raison (délibération habermassienne)¹¹⁰ mais peut être le résultat de toutes sortes d'affections, dont des rapports de force contraignants ou des manipulations et considérations affectives, en particulier lorsque la raison des uns se fonde sur des prémisses très déterminantes pour eux mais ignorées ou bafouées par la raison des autres, autre raison fondée également sur des prémisses très déterminantes mais antagonistes ;

(7-) les sciences et institutions humaines inspirées par des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent, à savoir assez cohérents, consistants et complets, reposent donc sur des prémisses, énoncés déclaratifs et performatifs¹¹¹, qui sont dominantes. Ceux concernés par ces sciences et institutions peuvent avoir d'autres raisons fondées sur d'autres prémisses et une raison majoritaire à propos d'une chose, d'une institution, n'est pas forcément la dominante.

(7-1) Dans les sciences dures, lesquelles reposent sur des édifices d'idées qui se tiennent dont la

un effet selon une raison certaine et déterminée ». et lettre 58 à Schuller (« *J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée.* »)

102 Ex : pouvoir jouir de biens et de services est perçu comme une nécessité de sa nature ; produire et mettre à disposition des bien et des services est également perçu comme une nécessité de la nature, nécessité à assumer par la société.

103 Ex : les quatre droits fondamentaux de l'article 2 de la DdHC de 1789 : « *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.* ». Un préalable est l'article 1 : *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.* ..

104 C'est la puissance des diverses multitudes qui dicte les signes d'appartenance et d'identité et ce qui est sacré. Ils sont donc changeants et peuvent être grandement influencés ou même dictés par ceux qui captent cette puissance de la multitude (médias, leaders, etc.). Les signes d'appartenance et d'identité peuvent être perçus différemment par les uns et les autres, ex : le voile est perçu comme un signe d'appartenance à la communauté des croyants par les musulmans mais peut être perçu comme un signe de soumission de la femme à l'homme par celles et ceux n'appartenant pas à cette communauté.

105 Que ce soit la justice de Leibniz (*Méditation sur la notion commune de justice, 1702*): « [...] *la justice est une volonté constante de faire en sorte que personne n'ait raison de se plaindre de nous.* », celle de J.S. Mill (thèse utilitariste : est juste ce qui est bénéfique au plus grand nombre) ou celle de J. Rawls (est juste ce qui privilégie le plus le plus défavorisé)

106 « *Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà* » (Pascal, Les Pensées)

107 Scolie de E3-P39 : « *Par bien, j'entends ici tout genre de joie, et, de plus, tout ce qui conduit à celle-ci, et principalement ce qui satisfait un désir, quel qu'il soit ; par mal, d'autre part, tout genre de tristesse, et principalement ce qui frustrer un désir. Nous avons, en effet, montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9) que nous ne désirons nulle chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne, mais, au contraire, que nous appelons bon ce que nous désirons ; et conséquemment ce que nous avons en aversion, nous l'appelons mauvais. C'est pourquoi chacun, d'après son propre sentiment, juge ou estime ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui est meilleur, ce qui est pire, et enfin ce qui est le meilleur ou ce qui est le pire.* » Parmi les prémisses de toute raison, il y a celles poussées par les désirs et c'est sous la conduite de sa raison que chacun juge et essaye d'obtenir ce qu'il désire.

108 Comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade »* », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons », sa vision du monde.

109 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons* » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « *tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition* ». Avec notre thèse, ces « standards » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « *traditions* ».

110 Si tout accord sur tout sujet était construit ainsi, ce serait l'anarchisme « positif » idéal selon C. Malabou dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (PUF, 05/01/2022) : Aucun commandement, que du consensus horizontal.

111 Voir dans article (A-1-) les énoncés déclaratifs et les énoncés performatifs (selon John L. Austin dans *Quand dire c'est faire*), les énoncés déclaratifs procédant de ce qui est perçu comme nécessité de la nature, les énoncés performatifs étant ceux poussés par les affects, les désirs, les volitions.

article (D-f) connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer

plupart des prémisses procèdent de ce qui est perçu par beaucoup comme lois ou nécessité de la nature de la chose étudiée (ex : existence ou non de la chose, du phénomène), les consensus et « accords » dits « objectifs »¹¹² ou « réalistes » sont assez courants.

(7-2) Dans les sciences humaines et à propos d'une chose, les prémisses posées (ex : concepts, auteurs de référence) peuvent être assez différentes pour que des écoles, des chapelles, des courants plus ou moins antagonistes coexistent plus ou moins pacifiquement.

(7-3) A propos de toute chose de la vie sociale (ex : production de biens et de services, gouvernement, communauté d'origine, quartier), les prémisses fondant les organisations et celles fondant l'entendement et les conduites des personnes concernées (ex : employés, clients, citoyens, membre d'une communauté, voisins) peuvent conduire à des accords par consensus ou par recoupement aussi bien qu'à des conflits¹¹³ en particulier quand les nécessités de la nature des uns sont ignorés ou compromis par les prémisses des autres ou des organisations et ce qu'elles dictent (ex : lois, traditions, etc...).

(7-4) Un État (et plus généralement toute organisation, institution, entreprise, ...), dont les prémisses sont par définition celles qui dominent au sein de celui-ci, soucieux avant tout de persévérer dans son être, est souvent poussé à tenir compte de la loi naturelle selon Spinoza¹¹⁴, à savoir « *autant il a de puissance, autant il a de droit* ». Autant à l'intérieur qu'à l'extérieur il se fondera sur cette prémisses pour obtenir un « accord ».

(7-5) Pour aboutir ou non à un « accord », les affects du moment peuvent largement prendre le pas sur les affects sédimentés et sur les prémisses, dont les convictions, en particulier lorsqu'il y a « imitation des affects » (avec ses proches, son conjoint) ou « puissance de la multitude » (vote à main levée, imperium d'une autorité ayant capté cette puissance de la multitude). Cela est à prendre en compte pour les sciences dures et les sciences humaines, mais surtout pour les raisons de tout un chacun à propos de toute chose du quotidien étudiée par le chercheur.

112 Une idée, un fait, une décision, une action seront dites « objectives » lorsque tous leurs prémisses procèdent de ce qui est perçu par presque tous comme des lois ou nécessités de la nature de la chose étudiée.

113 Voir Habermas, Rawls, Mouffe, Marx, etc..

114 Spinoza, T.P. 2-4 et T.P. 3-1 : « *le droit de l'État ou des pouvoirs souverains n'est autre chose que le droit naturel lui-même.. en d'autres termes, le droit du souverain, comme celui de l'individu dans l'état de nature, se mesure sur sa puissance.* »